

Iran : le ballon et le turban

Christian Bromberger (IDEMEC-CNRS)

Recebimento/Aprovação:

Artigo recebido em agosto de 2007 e aprovado para publicação em fevereiro de 2008.

Après ses participations honorables en 1978 et en 1998, voici l'équipe d'Iran présente pour la troisième fois au Mondial. Elle a terminé deuxième de son groupe de qualification derrière le Japon, qu'elle a vaincu (2-1) lors du match aller à Téhéran, cette victoire suscitant d'extraordinaires manifestations de liesse dans la capitale iranienne. Classée au 22^{ème} rang mondial par la FIFA, ayant brillé dans diverses compétitions régionales (Jeux asiatiques, Coupe d'Asie des nations), l'équipe d'Iran a retrouvé le bon niveau international qui était le sien dans la décennie qui a précédé la révolution. Témoignage de cette évolution et de la réinsertion du football iranien dans le concert mondial, depuis une dizaine d'années, les joueurs les plus talentueux sont recrutés par des clubs européens, alors que jusque là, ils allaient, au mieux, louer leurs services à Singapour ou dans les Émirats. Quatre vedettes de l'équipe nationale jouent dans la prestigieuse Bundesliga allemande: Ali Karimi au Bayern de Munich, Mehdi Mahdavia à Hambourg, Vahid Hashemian à Hanovre, Fereydoun Zandi (né en Allemagne d'un père iranien et d'une mère allemande) au Kaiserslautern, tandis que le solide défenseur Rahman Reza'i exerce ses talents à Messine dans le championnat italien. Ces migrations de vedettes faisaient dire, ces dernières années, alors que le régime politique s'assouplissait, que l'exportation des joueurs de football avait relayé celle de la révolution... De cette internationalisation témoigne aussi le recrutement de quelques joueurs étrangers dans les équipes locales mais surtout des entraîneurs de

l'équipe nationale. Depuis 1997, le coach du *tim-e melli* (l'équipe nationale) est un étranger, ce qui n'était plus arrivé depuis la révolution de 1979. Au Brésilien Vieira, qui conduisit la formation vers la qualification au Mondial de 1998, a succédé le Croate Ivic (jusqu'en mai 1998) ; depuis 2000, ce sont aussi des coaches croates de grand renom qui ont en main l'équipe nationale : Blazevic, puis, depuis 2002, Ivankovic appelé en Iran par son prénom, Branko. Les clubs s'adjoignent aussi des entraîneurs étrangers. Ainsi Perspolis, un des clubs phares de la capitale, vient d'engager Arie Haan, une des vedettes de l'équipe hollandaise des championnats du monde de 1974 et de 1978, précédemment entraîneur de l'équipe nationale de Chine. Mais ces recours aux talents étrangers ne vont pas sans susciter des polémiques qui révèlent les enjeux que cristallise le football aujourd'hui en Iran. Ces entraîneurs étrangers deviennent rapidement les boucs-émissaires de la presse sportive, des supporters mais aussi des conservateurs, hostiles à la mondialisation et à l' « invasion culturelle » de l'Iran. En mai 1998, Ivic fut ainsi destitué, moins d'un mois avant le début de la phase finale du Mondial, et remplacé par J. Talebi, un ancien joueur de l'équipe nationale. L'honneur du pays était sauf. Cet épisode, parmi d'autres, illustre les tensions entre ouverture et repli qui agitent la société et les milieux dirigeants iraniens. Le football est, en effet, ici, peut-être plus encore qu'ailleurs, un point de vue particulièrement éclairant sur l'évolution d'un pays tiraillé entre des tendances contradictoires.

I. Sous le signe de l'identité et de la politique

Comme dans les autres pays d'Asie, le football s'est tardivement diffusé en Iran. Introduit par les Anglais, il s'est répandu dans les milieux militaires sous l'impulsion de

Reza Shah, le fondateur de la dynastie pahlavi en 1925, mais ne s'est véritablement popularisé que dans les années 1960. Dès lors, ce sport, avec ses vedettes internationales, a suscité un intérêt considérable dans toutes les classes de la société. Les grandes rencontres qui se déroulent dans le stade Azadi, à l'ouest de Téhéran, attirent plus de 100 000 spectateurs, les retransmissions télévisées des matchs des coupes et des championnats européens sont particulièrement prisées, la presse sportive compte quelque 60 titres, la plupart consacrés au football, des fils de paysans dans les plus reculés des villages sont capables de réciter les classements des championnats français ou italiens et les jeunes citadins, qui soutiennent le club de leur ville, se présentent aussi comme des supporters de l'AC Milan ou de Manchester United...

Le football est donc une fenêtre ouverte sur une société mondialisée, ce que redoutent les traditionalistes, davantage attachés à la lutte qui est le véritable sport national. L'image du lutteur est double : c'est à la fois celle du « gros bras » (du « gros cou », dit-on en persan) des milieux populaires traditionnels; c'est aussi celle du *pahlavân*, l'athlète, le héros chevaleresque, libre, dévoué et désintéressé. C'est cette image que condense Takhti, le premier champion olympique iranien lors des Jeux de Melbourne en 1956, dont la photo orne bien des « maisons de thé » (l'équivalent de nos cafés) des quartiers populaires traditionnels de Téhéran. Le footballeur, à l'inverse, c'est le champion (*ghahreman*) moderne et d'avenir, qui rêve de jouer dans un grand club européen et qui a pour modèle Zidane ou Ronaldinho. Les deux images ne sont pas forcément antagonistes (beaucoup d'Iraniens d'âge mûr revendiquent ce double engouement) mais elles sont nécessairement concurrentes et nul doute que la seconde éclipse progressivement la première (les champions de lutte le constatent amèrement). L'ascendant du footballeur sur le lutteur symbolise l'évolution récente de la société

iranienne. Le propos n'est pas seulement métaphorique. Nategh Nouri, candidat conservateur malheureux aux élections présidentielles de mai 1997 fut soutenu par les champions de lutte (Khadem, Jadidi) pendant sa campagne. On ne dira pas que Mohammad Khatami, le réformateur élu en 1997 et réélu en 2001, était, lui, du côté du football (même s'il se plaisait à pratiquer ce sport pendant les vendredis de ses tendres années) : l'opposition serait trop grossière. Mais ses partisans (les jeunes, les femmes) étaient plus intéressés par les exploits présents de Da'i (le recordman des sélections en équipe nationale) et de Karimi que par ceux, passés, de Khadem. Ahmadi Nejad, l'actuel président, ultra-conservateur et populiste, qui a été élu, contre toute attente, en 2005, sait jouer de cette double fibre et indiquer avec doigté où vont ses préférences: rencontrant les lutteurs en février 2006, il s'est livré à un panégyrique de leur sport, symbolisant la loyauté, la morale, l'esprit chevaleresque (*javanmardi*) et leur a promis le soutien du gouvernement ; enfilant quelques jours plus tard le maillot de l'équipe nationale de football, il a rendu hommage aux vedettes du ballon rond, aussi talentueuses, a-t-il précisé, que les chercheurs en physique nucléaire (!), a prôné un jeu collectif et a proclamé que l'équipe était le porte-étendard de l'indépendance du pays. Sur ce dernier point, le président peut être assuré du consensus, le sentiment national, la fierté d'une histoire multimillénaire étant fortement ancrés chez tous les Iraniens, quelle que soit leur tendance politique et qu'ils résident en Iran ou qu'ils soient exilés. Le dossier nucléaire, comme l'équipe de football, voilà bien deux domaines où s'affirme avec une intransigeance partagée un sens exacerbé de l'honneur et de l'indépendance nationale.

Les compétitions internationales de football réveillent un autre sentiment enraciné chez les Iraniens, celui du victimisme et du complot fomenté par de grandes

puissances irrévérencieuses. Dans un contexte international tendu, les équipes ne se précipitent pas, en ce printemps 2006, pour participer à des matchs de préparation contre la formation nationale iranienne. Des officiels dénoncent là un complot des sionistes. Une caricature, publiée, en février 2006, par le quotidien allemand *Tagesspiegel* représentait un terrain de football où se trouvaient, de part et d'autre de la ligne médiane, des joueurs iraniens munis d'une ceinture garnie de grenades et des soldats allemands, chargés de la sécurité. Heurtée, la Fédération iranienne menaça de ne pas participer au Mondial, tandis que le journal devait se justifier en indiquant que la caricature visait les mesures excessives de sécurité prévues par les autorités allemandes. Dans un contexte d'isolement diplomatique et de rébellion contre l'ordre mondial, les victoires comme les défaites peuvent donner lieu à des exégèses politiques. La victoire contre les Etats-Unis (2-1), lors du Mondial de 1998, suscita des commentaires divergents entre « modérés » et « radicaux ». Le président Khatami célébra « la victoire de l'unité nationale au-delà de la diversité des opinions, tandis que le « guide », Khamene'i, le véritable homme fort du pays, se réjouit de voir « l'opresseur connaître une nouvelle fois le goût amer de la défaite »... Les opposants au régime ne manquent pas, eux aussi, de transformer les stades et leurs abords en tribunes politiques, *a fortiori* si la rencontre a lieu à l'extérieur de l'Iran. Lors du match Iran-Etats-Unis dont il vient d'être question, les gradins du stade de Gerland à Lyon furent le théâtre d'antagonismes, non pas entre supporters iraniens et américains, mais entre Iraniens d'obédiences politiques diverses : tandis que des supporters venus, en petit nombre, de Téhéran brandissaient le drapeau officiel de la République islamique, plusieurs milliers de Modjahedin¹, résidant en Europe et surreprésentés dans cette enceinte, arboraient tee-shirts et banderoles à l'effigie de leurs leaders et scandaient des slogans hostiles au

régime; d'autres partisans, issus eux aussi de la diaspora, déployaient des drapeaux blasonnés du lion impérial... Sur place, à Téhéran, les soirées d'après-match peuvent donner lieu à des échauffourées où se mêlent, chez les jeunes supporters, l'amertume ou la joie partisans et la révolte politique. La victoire contre l'Irak et la défaite contre Bahrein en octobre 2001 ont donné lieu à des flambées de violence où résonnait le slogan « Mort aux mollahs! ».

II. Petite géographie sociale de l'Iran à travers le football

L'origine des joueurs et l'implantation des clubs reflètent les disparités régionales du pays. La métropole téhéranaise et ses alentours (13 millions d'habitants, un cinquième de la population de l'Iran) concentrent six des 16 clubs qui participent au championnat professionnel national. Cinq d'entre eux sont implantés dans les principales villes d'Iran central (Ispahan, Shiraz, Yazd), deux dans le Khuzistan, la région pétrolière du sud-ouest par où s'est diffusé jadis, sous l'influence des Anglais, le football, deux dans les provinces qui bordent la mer Caspienne, un à Mashhad, la grande ville religieuse de l'est du pays. Ailleurs, dans les zones moins développées et industrialisées du pays, c'est-à-dire à l'ouest et au sud-est, de grands clubs peinent à s'implanter. Les vedettes de l'équipe nationale se recrutent principalement dans les quartiers populaires et les banlieues de Téhéran et des grandes villes d'Iran central, mais aussi parmi les Turcs d'Azerbaïdjan (qui sont souvent défenseurs) et parmi les Arabes du Khouzistan (qui sont souvent attaquants). On trouve aussi régulièrement dans l'équipe nationale un ou quelques Arméniens issus du club d'Ârârât dont les installations dominent la ville de Téhéran. La plupart de ces joueurs ont suivi la même

trajectoire. Ils se sont formés sur l'asphalte ou sur les terrains vagues où sont installés de petits buts mobiles et où l'on privilégie le jeu d'attaque, une des caractéristiques du style de jeu de l'équipe d'Iran, surnommé « le Brésil de l'Asie ». Ici, des championnats de quartiers, organisés indépendamment de la Fédération, se déroulent sur des terrains sommairement aménagés. Recrutés par un club local, ces joueurs ont poursuivi leur carrière dans une des grandes équipes de Téhéran, puis ont tenté leur chance dans les Émirats, avant d'être éventuellement transférés dans une équipe allemande, et enfin de faire le chemin inverse. Tel a été, par exemple l'itinéraire du joueur le plus capé de la formation nationale, Ali Da'i, que sa carrière a mené d'un club de sa ville natale, l'Esteghlal d'Ardabil en Azerbaïdjan, à Taxirani («Syndicat des taxis»), une équipe de deuxième division de Téhéran, à Perspolis, le grand club de la capitale, à Al Saad au Qatar, à Bielefeld, au Bayern Munich, au Hertha Berlin, puis sur le chemin du retour, à Al Shahab, une équipe des Émirats, à Perspolis de nouveau, puis à Saba Battery, le club d'une grande entreprise téhéranaise. Le nom de ce dernier club l'indique, les équipes de football en Iran sont souvent, comme dans les anciens pays de l'est, les émanations de grandes entreprises industrielles (aciéries, usines de construction automobile, de câbles, etc.), souvent étatiques ou para-étatiques, mais aussi de l'armée de terre et de l'air, de la marine, de la police, des Gardiens de la Révolution, de ministères ou encore de fondations (des déshérités, des mutilés, des martyrs, etc.) qui détiennent un pouvoir considérable dans l'Iran islamique. Cette mainmise autoritaire s'est quelque peu relâchée depuis une dizaine d'années: des clubs privés se sont formés, avec leurs sponsors et leurs dirigeants ambitieux, tandis que s'est mis en place, depuis la saison 2001-2002, un championnat professionnel (jusque-là, la plupart des joueurs, même les internationaux, demeuraient « semi-professionnels » et complétaient leur rémunération

de footballeur par un travail salarié dans leur entreprise, leur ministère, leur municipalité).

Parmi tous ces clubs, deux suscitent un intérêt passionné à travers tout le pays, Esteghlal (« L'indépendance »), anciennement Taj (« La couronne ») et Pirouzi (« La victoire »), anciennement baptisé, mais toujours appelé, Perspolis, du nom grec de la capitale affective de l'empire achéménide (VI^{ème}-IV^{ème} siècles avant J.-C.). La rivalité entre ces deux grands clubs de Téhéran (les Bleus et les Rouges) s'ancre dans une tradition de factionnalisme urbain mais aussi dans ce que j'appellerais volontiers les universaux de la partisanerie footballistique². On est, en effet, frappé, au-delà de la diversité des contextes, par la similitude de la situation téhéranaise et de celle que l'on connaît dans d'autres métropoles d'Europe et du monde, où deux équipes se disputent les faveurs des partisans. Ici, comme souvent ailleurs, un club (Pirouzi) symbolise l'autochtonie, l'autre (Esteghlal) a un rayonnement plus large, le premier est réputé populaire, le second étudiant et aristocrate ; les styles de jeu des deux équipes sont opposés, Esteghlal procédant par passes courtes, Pirouzi ayant un jeu plus offensif et aérien. Les partisans des Bleus traitent avec dédain les supporters des Rouges de « *longi* » (le *long* est la serviette rouge que l'on revêt au hammam et qui connote l'archaïsme); ils leur rappellent, dans leurs chants, que le ciel est bleu comme la couleur de leurs maillots, que leur club est « vivant, magnifique, indestructible », qu'il est « la gloire de l'Asie³ et de la patrie. » Quant aux Rouges, leurs slogans fustigent les défaites cinglantes qu'ils ont infligées à leurs adversaires (un 6-0 mémorable notamment) et ils leur rappellent que « Perspolis (est) champion/ Grâce à la bienveillance de Dieu et des gars ». Et ils répondent aux supporters des Bleus qui les traitent de *long*, par un *kise* vengeur (le *kise* désigne le gant blanc traversé de fines rayures bleues dont on se sert, au

hammam, pour se frotter la peau). Lors de ces confrontations, qui réunissent quelque 100 000 spectateurs au stade Azadi, et dégènèrent parfois, les camps des deux équipes se regroupent dans des espaces distincts : le sud et le sud-ouest du stade sont le fief des partisans d'Esteghlal, le reste des gradins étant occupé par ceux, plus nombreux, de Pirouzi. Ces derbies sont les plus hauts moments des saisons footballistiques en Iran et, comme les rivalités entre les Bleus et les Verts à Byzance lors des courses de char, comme l'opposition entre le Barça et l'Espanyol à Barcelone, cet antagonisme nourrit des discussions enflammées et peuvent entraîner des désordres publics. Or cette effervescence, tout comme la présence des femmes dans les stades, sont deux préoccupations majeures des puritains au pouvoir.

III. Deux points de fixation : les femmes et l'indécence

Dans un pays où les autorités se font une hantise de la dissimulation du corps féminin et de la division sexuelle des espaces, les pratiques et les spectacles sportifs sont des enjeux essentiels. Les seules spécialités auxquelles peuvent s'adonner les femmes sous le regard des hommes sont le tir, l'équitation, le canoë-kayak, l'alpinisme, le ski, et les compétitions pour handicapées, toutes pratiques qui, contrairement à l'athlétisme, à la natation, etc., s'accommodent, tant bien que mal, de la tenue islamique réglementaire. Et encore la plupart de ces « conquêtes » sont très récentes et suscitent, à chaque avancée, les protestations des intégristes. La pratique féminine du football - un sport, synonyme d'ouverture internationale, que prisent particulièrement les jeunes femmes des milieux urbains - fait aussi l'objet de controverses et ce n'est que très récemment, en 2002, qu'a été créée une équipe

nationale féminine. Quand elles jouent ou s'entraînent dans les parcs de Téhéran, les passionnées sont entièrement couvertes, y compris dans la chaleur de l'été et seul le *futsal* (indoor) donne lieu à des compétitions officielles. La propagandiste de l'essor des sports féminins est la bouillante fille de l'ex-président Rafsandjani, Faezeh, présidente et promotrice des Jeux sportifs des femmes des pays musulmans, créés à son initiative en 1993 et dont la quatrième édition s'est tenue à Téhéran en septembre 2005. Au nom des « spécificités culturelles », les hommes ne peuvent assister à la plupart des épreuves qui, montrant un corps partiellement dénudé, ne sont pas retransmises à la télévision. Les photos sont interdites et l'usage des téléphones portables, qui pourraient être équipés d'un appareil photo, étroitement surveillé. Le spectacle des matchs de football pose un problème plus ambigu : l'accès des femmes est interdit dans les grands stades alors que l'on diffuse abondamment les rencontres à la télévision et qu'aucun *fatva* (décret religieux) n'entérine cette prohibition. La contestation de cette interdiction est devenue un *Leitmotif* des revendications féminines et à chaque grand match des femmes tentent de s'introduire dans le stade. Le coup d'envoi de ce feuillet contestataire a été donné à l'occasion du retour au pays de l'équipe nationale après sa victoire en Australie qui la qualifiait pour le Mondial de 1998. Plusieurs milliers de femmes (jeunes surtout) envahirent le stade Azadi où étaient fêtés les héros, alors que les médias appelaient les « chères sœurs » à rester chez elles pour assister à l'événement à la télévision, laquelle ne retransmet aucune image de ces mutines. « Est-ce que nous ne faisons pas partie de cette nation? Nous aussi nous voulons faire la fête. On n'est pas des fourmis », disaient ces indociles que l'on finit par parquer dans un secteur du stade. Le problème de l'accès des femmes dans les stades s'est reposé, sur un autre mode, en novembre 2001, lors du match Iran-Irlande, qualificatif pour le Mondial

de 2002. Des Irlandaises souhaitaient y assister; après de multiples volte-face et des décisions contradictoires des autorités, elles furent, en définitive, admises dans l'enceinte du stade d'où demeuraient exclues les femmes iraniennes. En janvier 2003 on annonça que, sous la pression des réformateurs, l'interdiction allait être levée et que des gradins particuliers allaient être réservés aux femmes mais la tendance conservatrice prévalut et les passionnées contraintes de rebrousser chemin à l'approche des guichets. En automne 2004, 11 d'entre elles tentèrent d'assister au match amical Iran-Allemagne, mais elles furent refoulées tandis que des Allemandes pouvaient, elles, pénétrer dans le stade. « En quoi sommes-nous différentes d'elles ? », protestaient les rebelles. La situation sembla s'améliorer dans le contexte pré-électoral du printemps 2005 : un petit groupe de femmes fut admis à assister à la rencontre décisive sur le chemin du Mondial qui vit l'Iran vaincre le Japon le 25 mars ; en avril une quinzaine de femmes de la Fédération (footballeuses, arbitres, entraîneuses) put entrer dans le stade d'Ispahan pour voir un match opposant une équipe locale à une équipe syrienne. Mais c'est à l'occasion du match qualificatif contre la Corée du Nord, en juin 2005, qu'un pas décisif sembla franchi. Un nombre significatif de footballeuses put assister au match sous haute surveillance policière ; on les plaça, il est vrai, entre deux rangées de supporters coréens pour leur éviter toute promiscuité avec des Iraniens. Lors de sa campagne électorale, Rafsandjani, le candidat « libéral » qui voulait se montrer proche des jeunes et des femmes, se dit favorable à la levée de l'interdiction mais son adversaire, le conservateur et populiste Ahmadi Nejad qui l'emporta et fut élu président adopta un point de vue opposé. Les quelque 150 femmes qui tentèrent, le 1^{er} mars 2006, d'assister au match amical contre le Costa Rica, en agitant une banderole où était inscrit « Nous voulons soutenir l'équipe nationale », furent énergiquement refoulées. La présence des femmes

dans les stades est ainsi devenue un enjeu politique majeur qui a même inspiré les cinéastes. Dans *Offside* qui a obtenu « l'ours d'argent » au récent festival de Berlin (février 2006), Jafar Panahi met en scène l'histoire d'une jeune fille qui se déguise en garçon pour accéder au stade Azadi.

La prévention contre les stades, et le souci d'en protéger les femmes, participent de l'obsession de la discipline, de l'ordre moral, de la bienséance prude mais aussi de la crainte des réunions publiques et des explosions d'une parole libre. Les stades, qui ont été le théâtre de plusieurs manifestations réprimées dans les dix dernières années, sont étroitement surveillés. Les manifestations de joie dans les rues à la suite de victoires apparaissent également comme des menaces à la décence qui prescrit, dans les espaces publics, un *look* grave et sombre. Klaxonner à tue-tête, danser dans la rue sont perçus comme des transgressions insupportables des normes imposées. Au quotidien les autorités conservatrices s'offusquent de la vulgarité des spectateurs qui, comme partout ailleurs, considèrent le stade comme un des seuls espaces où l'on peut dire des gros mots (*fohsh*). Il y a, en effet, un singulier contraste entre les slogans des supporters (par exemple *Shir-e samavar dar kun-e davar* : « Le robinet du samovar dans le cul de l'arbitre ») et les inscriptions qui figurent sur les rebords des tribunes indiquant que la prière est la clef du paradis et que l'on doit s'inspirer dans les stades de l'exemple d'Ali (le premier emâm des shiïtes) et des siens. À ce titre, et à bien d'autres, le stade est un espace de peur pour les autorités si vétilleusement attachées à leur éthique puritaine. Pour les plus conservateurs, actuellement au pouvoir, les joueurs doivent, par leur apparence et leur comportement, montrer l'exemple. En octobre 2005, la Fédération de football a enjoint les joueurs de respecter les « valeurs islamiques », de ne porter ni vêtements trop près du corps, ni boucle d'oreille, ni bague, ni collier, et de soigner leur

apparence pileuse : barbes irrégulières, queues de cheval, cheveux longs et bouclés, bref tout ce qui rappelle le *look* occidental est proscrit. Les vedettes incriminées n'ont pas manqué de réagir, en faisant remarquer, par exemple, que le prophète aussi avait les cheveux longs...

Au total, l'engouement pour le football, comme l'essor des sports internationaux les plus divers, participe d'un processus de modernisation de la société iranienne où des valeurs telles que l'individualisme, la compétition, l'ascension sociale par son propre mérite, la spectacularité se fraient progressivement une voie. Dans les gradins comme sur les terrains se joue une partie tendue entre crispations sur des modèles traditionnels et aspirations à des standards mondiaux.

Notas :

¹ Mouvement armé de l'extrême gauche islamique, à l'origine du Conseil national de la résistance iranienne.

² Voir, sur ce point, C. Bromberger, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1995, pp. 45-48, 105-111 et 264-266, et *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Paris, Pocket, 2004, pp. 63-68.

³ Esteghlal a été le premier club iranien à remporter une coupe d'Asie.